

Extrait distribué par Editions Flammarion

Frédéric Worms



Revivre

*Éprouver nos blessures
et nos ressources*

Flammarion

Extrait de la publication

[Sens propre] *La vie nous éloigne de la philosophie, elle nous rapproche de la sagesse. Les auteurs refont ici le même chemin, à partir d'expériences concrètes que tous peuvent partager. Le sens qui apparaît au cœur de ces pratiques, nous nous l'approprions. C'est le sens propre de notre vie.*

Un verbe exprime en français l'un des secrets de notre être et l'une des clés de notre époque maniaco-dépressive : ce verbe, c'est revivre. Il a deux sens que tout paraît opposer. Revivre, c'est en effet renaître, retrouver le sentiment d'être vivant et relié à autrui. Mais c'est aussi se laisser rattraper par « un passé qui ne passe pas » et se replier sur soi-même.

Chacun de nous fait cette double expérience, souvent sans le savoir. Il faut pourtant la penser, l'affronter, résister à ce qui nous enferme, accéder à ce qui nous délivre. Inventaire de nos blessures et de nos ressources, diagnostic du moment présent, parcours dans les idées et les œuvres, ces propos renouent avec les actes les plus intenses de notre vie.

Un art de vivre, c'est-à-dire de revivre, qui pourrait bien être le seul possible aujourd'hui.

Frédéric Worms est professeur de philosophie à l'université de Lille III et directeur du Centre international d'étude de la philosophie française contemporaine à l'ENS (Paris). Il est l'auteur de nombreux ouvrages, parmi lesquels : *La Philosophie en France au xx^e siècle (2009)* et *Le Moment du soin. À quoi tenons-nous ? (2010)*.

Revivre

DU MÊME AUTEUR

Bergson ou les Deux Sens de la vie, PUF, « Quadrige », 2004.

La Philosophie en France au XX^e siècle. Moments, Gallimard, « Folio essais », 2009.

Droits de l'homme et philosophie (2^e éd.), CNRS Éditions, 2009.

Le Moment du soin. À quoi tenons-nous ?, PUF, « Éthique et philosophie morale », 2010.

Frédéric Worms

Revivre

*Éprouver nos blessures
et nos ressources*

Flammarion

« Sens propre »
Collection dirigée par Benoît Chantre

Autre titre paru :
Vincent Delecroix, *Chanter. Reprendre la parole*

Ouverture

Blessures et ressources

Il faut tenter aujourd'hui l'inventaire de nos blessures et de nos ressources. Il faut comprendre pourquoi, parfois, nous ne sortons pas des premières – nos blessures – au point, même si elles sont anciennes, de les revivre sans cesse ; mais aussi pourquoi, dans le même temps, lorsque nous redécouvrons les secondes – nos ressources –, de la plus simple qui soit dans notre vie individuelle à la plus libératrice qui soit dans la vie politique, nous avons le sentiment de l'avenir, le sentiment de revivre !

Comment se fait-il que les deux soient possibles ensemble ? Est-ce une illusion ? Faut-il critiquer ce retour obsessionnel sur le passé, faut-il renoncer à cette ouverture persistante – et peut-être utopique – sur l'avenir ? Faut-il se contenter de vivre, au présent, loin de ces extrêmes ?

Ou bien est-ce tout le contraire ? N'est-ce pas une réalité qui est aussi, à condition de l'assumer, une orientation et une chance ? Notre vie serait prise alors, par principe, entre un passé qui revient et une action qui reprend. Chacune de ces dimensions serait aussi importante et aussi forte que l'autre, et chacune aussi un antidote aux risques de l'autre, contre les risques de l'enfermement dans le passé et les risques de l'avenir radieux. Mais dès

lors comment vivre maintenant, vivre, simplement, entre ces deux pôles, entre ces deux forces ?

Illusion ou réalité, la question ne se pose pas seulement pour notre vie individuelle, pour chacun de nous. Elle se pose aussi, aujourd'hui plus que jamais, pour notre vie collective, pour la vie de tous, prise entre un passé « qui ne passe pas » et qui menace de se répéter, et une action, une transformation qui s'imposent et qui, bien loin de s'être arrêtées, reprennent, fût-ce sous la menace de la crise ou de la catastrophe, dans la société, la politique et le monde. Ne serait-ce pas l'une des clés de notre époque ?

Tout se concentre, en tout cas, sur les deux sens que prend en français ce curieux verbe : *revivre*.

Revivre, c'est en effet répéter, ressasser le passé, d'une manière telle que nous ne nous contentons pas de le contempler comme un spectacle, mais ne pouvons nous empêcher de le vivre à nouveau, « comme si nous y étions », comme s'il était encore agissant, en réalité, dans le présent. Pourtant, revivre, c'est aussi repartir, renaître, d'une façon dont même la répétition, chaque matin, ne peut annuler la nouveauté, le sentiment, irréductible, de nouveauté, « comme si de rien n'était », et, plus encore, comme si nous pouvions avancer, agir, créer, aller plus loin, de nouveau.

Quel sens entendra-t-on en premier, quel est celui qui dominera ?

Cela dépendra (des gens, des jours, des heures, des événements, des vies).

Toujours est-il qu'il y aura les deux, comme un indice, une orientation. Une obligation, donc.

On le devinera peut-être : nous soutiendrons ici que ces deux sens sont irréductibles et qu'ils définissent les

deux axes de notre condition, vitale, mais aussi de notre situation, historique, les tâches, enfin, qui nous attendent.

Il ne suffit pas cependant de l'affirmer ou de prétendre le démontrer, *a priori*. Il faut en prendre la mesure, à travers une exploration qui sera autant une épreuve qu'une vérification, autant un cheminement qu'une démonstration.

Il y aura une approche immédiate de ces expériences qui s'imposent malgré nous. Il faudra les mettre cependant à l'épreuve de notre vie, pour en mesurer toute la portée. À l'épreuve ensuite de notre époque, dans toutes ses dimensions. Les reprendre, enfin, pour servir une tâche de transformation, peut-être un art de vivre.

Ce seront les quatre parties de ce livre.

À travers ces quatre moments, ce sont les mêmes fils qui s'entrecroiseront toujours, les fils du revivre, traversant tous les pans de notre existence, de notre corps à notre histoire en passant par notre pensée et nos relations (à nous-mêmes, au monde, aux autres), dessinant peu à peu les directions, les chemins, qui permettent de s'y repérer. On ne peut dire à l'avance ce qui en résultera.

Ce ne sont pas, en tout cas, des recoupements de thèmes abstraits qui dessineront ces chemins, ces carrefours, ces impasses, ces issues : mais des figures singulières, des concepts précis, des expériences diverses. Ils auront requis par conséquent, dans chacune des parties, une diversité de styles, ou d'essais de styles, dans la lecture comme dans l'écriture, dans l'analyse et l'expression, dont l'épreuve n'est pas seulement théorique. Le pic de chacun de ces parcours, ou le col entre ces deux versants, sera une rencontre avec la littérature – avec le poème – qui s'est imposée, comme un point saillant, un point de passage, un point d'eau.

Chaque étape, chaque section de ce qui suit traitant une question singulière pourra être vue à son tour comme un chemin entier, par lequel on peut entrer dans la traversée d'ensemble, ou que l'on peut aussi emprunter pour lui-même. Ainsi les sentiers de grande randonnée sont découpés en étapes d'une journée ; c'est pour qu'on puisse les parcourir indépendamment, en voisins, selon le paysage que l'on veut découvrir, la partie de soi que l'on veut exercer ; mais c'est aussi la condition du voyage entier, que l'on ne peut faire sans le reprendre chaque matin. L'exercice de chaque jour, surtout lorsqu'il affronte des forces en sens contraire, est nécessaire à la traversée de la vie.

Que l'on me demande, maintenant, si tout cela ne tient pas du jeu de mots, d'une homonymie, d'un hasard qui fait que le même terme, « revivre », a deux sens en français, je dirais sans hésiter que plus j'avais, plus semblait se vérifier cette dualité, cette tension, qui est, encore une fois, une épreuve mais aussi une orientation. Comme si la vie avait un sens, d'en avoir deux, et, dans sa tension entre les deux, de pouvoir perdre ou retrouver ce sens. Cela pourrait surprendre ; on pourrait croire que notre vie a du sens ou n'en a pas, qu'il faille être mystique ou nihiliste, mais comment admettre que ce sens puisse varier ? Pourtant, toute notre expérience le prouve, le sens de la vie ne lui est pas donné, ou enlevé *a priori* définitivement, d'une manière métaphysique, mais selon les expériences que nous vivons et que nous revivons, qui varient, et qui dépendent, en partie au moins, de nous.

S'il y a une expérience qu'il s'agit ici de retrouver, c'est donc celle de ce sens lui-même. Elle ne relève pas que de la philosophie, qui lui est cependant nécessaire et vitale mais qui peut aussi la masquer. Nous en faisons

l'épreuve réelle dans deux types d'expériences simples, quoique rares, et qui nous orientent. C'est quand l'on se retrouve, ou se rejoint en quelque sorte soi-même, avec un sentiment de certitude et de surprise. Mais c'est aussi quand, dans une conversation, tout à coup, celui qui parle est entendu par celui qui écoute, et qui lui répond. La question que pose ce dernier, la remarque qu'il fait révèlent alors à chacun quelque chose de lui-même. Tu m'as dit quelque chose que tu étais peut-être le seul ou la seule à pouvoir dire, et qui m'a appris ce que je pensais sans même le savoir. Cela supposait à la fois un effort, pour entendre plus encore que pour comprendre, et une spontanéité, une intuition, un contact. Dès lors, tout peut reprendre. Car nous parlons tout le temps de nous, ou bien pas du tout ; mais c'est toujours une surprise lorsque de l'effort pour répondre aux questions qui surgissent de l'autre, de sa vie singulière, surgit aussi, sans que cela soit dit mais à travers ce qui est dit, le sens de la nôtre et de la vie en général. C'est à ces conversations, avec toi, avec vous – vous vous en souvenez –, que j'ai constamment pensé ici, conscient de pouvoir seulement en approcher, en écrivant ces lignes.

Première partie

Revivre ce que l'on n'a pas vécu

Cela peut surprendre, mais cela arrive ; on revit parfois ce que l'on n'a pas vécu soi-même. Je revois, je revis, le récit d'une perquisition de soldats allemands dans votre refuge en Auvergne. Qui me l'a raconté ? Je ne le sais plus. Ce n'est pas moi qui étais là. Et pourtant je le revis. Comment est-ce possible ? Qui est donc ce « moi » ? Il faut se poser la question. Mais la réponse semble s'imposer. Je suis ce que je revis. Nous nous définissons par ce que nous « revivons », souvent sans le vouloir, sans le savoir, par ce qui revient en nous, plus fortement que ce que nous vivons ici, maintenant, plus vif que cette sensation, cette lumière qui m'éblouit, me réchauffe, mais qui n'arrive pas à dissiper un souvenir qui, en un sens pourtant, n'est pas même « le mien » !

Pas le « mien » ? Il n'est pas dans mon état civil, je n'étais pas né, ce n'était pas moi. Mais il faut bien, pourtant, qu'il y ait quelque chose, en lui, de « moi », de ce « moi » qui se croit isolé, séparé, distinct des autres, de tous les autres, et dont il faut bien pourtant qu'il leur soit relié, plus relié qu'il ne le croit, au moins par certains liens. Comment, autrement, revivrait-il ce qu'il n'a pas vécu, comment cela revivrait-il en lui, pourquoi devrait-il aussi tenter de le comprendre, de le transformer, de

s'en délivrer, et avec lui-même, pas seulement lui, d'autres que lui, et l'avenir ? Car si je ne suis pas seulement ce que je vis, ici et maintenant, comme une évidence, je ne suis pas seulement non plus ce que je revis, sans rien y pouvoir, comme un mystère. Je ne sais pas bien encore ce que je « suis », ce que je peux être. D'ailleurs, je ne le trouverai pas en y pensant, en y réfléchissant, à l'infini ; mais, puisqu'il s'agit de revivre, en agissant, en écrivant, en exprimant.

L'art peut-il y aider ? Je me souviens d'un film récent de Tarantino (*Inglourious Basterds*) ; il s'ouvre sur une scène très proche : on voit une voiture grise arriver par les chemins montagneux du centre de la France ; le paysan qui a caché une famille dans sa cave commence à comprendre ce qui va se passer, les images s'imposent, se superposent, se surimposent. Vont-elles, à leur tour, obséder ? Vont-elles aider ? Ce n'est pas entièrement joué, mais cela prouve aussi que ce n'est pas fini. Je ne peux te conseiller d'aller voir ce film. Mais celle qui m'a conseillé de le faire, elle aussi très proche, ne pouvait pas savoir (ou bien avait deviné), ce que cela pouvait enclencher, dans un sens ou dans l'autre. Je la remercie. Comme si revivre, c'était changer, recommencer.

Je revis

Je revis ; comment avais-je pu oublier à quoi ressemblait la simple lumière du matin ? Si je crois revivre, c'est à cause de l'oubli, à cause du sentiment de nouveauté, mais aussi de retrouvaille avec ce que l'on n'aurait jamais dû quitter. Le pêcheur qui sort tous les jours en mer, au soleil, revit-il chaque fois avec la même surprise ? C'est possible. Mais bien plus encore celui qui, pendant quelque temps, en avait été empêché (par une maladie, des intempéries, des ennuis de toute sorte, ou que sais-je ?). Car il a le sentiment de nouveauté *et* de retour, de ce qui peut secourir ou sauver, soi-même, le monde. Comment avais-je pu être si loin ? C'est l'impression de *renouer* qui est saisissante. Aussi sommes-nous tressés de fils tendus, qui attendent d'être remis en contact avec ce qui peut les actionner, et réveiller la partie de nous-mêmes qu'ils commandent en secret. Il y a en moi l'amour des matins, mais il s'endort ou se fatigue, se cache, et lorsque enfin l'air frais me touche, il ressuscite et je m'extasie comme un nouveau venu. Merveille.

Vita nova

(Dante)

Avant *La Divine Comédie*, Dante a écrit un petit livre dont le titre, *Vita nova*, comme le note l'un de ses traducteurs contemporains, reprend « une formule typique d'intitulation des livres au Moyen Âge ¹ ».

Vie nouvelle : ce serait donc le titre de tous les livres, de toutes les histoires, de tous les « il était une fois » ?

Mais Dante donne un sens plus fort à ce titre. La « vie nouvelle », c'est un moment de sa vie réelle, ou, comme disent les premières phrases, du « livre de sa mémoire » :

En cette partie du livre de ma mémoire avant laquelle on aurait peu de chose à lire, se trouve une rubrique qui dit : *Incipit vita nova* ².

Ce commencement, ou ce recommencement, c'est (bien sûr, diront les ironiques, qui croient avoir tout compris), la rencontre avec celle qui allait être sa dame, son amour.

1. Voir Dante, *Vie nouvelle/Vita nova*, trad. G. Luciani, Gallimard, « Folio bilingue », 1999, note 1, p. 45 ; il s'agit de la formule « *incipit vita nova* » dont, note aussi le traducteur, il est resté le mot « *incipit* » pour désigner le début d'un livre.

2. *Ibid.*, § 1, p. 45.

Il avait neuf ans :

Neuf fois déjà après ma naissance, le ciel de la lumière était revenu presque en un même point quant à sa giration propre lorsque à mes yeux apparut pour la première fois la glorieuse dame que beaucoup appelèrent Béatrice, qui ne savaient comment l'appeler ¹.

Mais la *Vie nouvelle* n'est pas seulement l'histoire de cette vie nouvelle. C'est aussi l'histoire de son interruption brutale que marque la mort de Béatrice, c'est l'histoire d'une perte et l'histoire d'un deuil. Le livre s'achève sur la promesse d'un autre livre, qui n'est pas seulement une promesse à Béatrice, mais la promesse de retrouver Béatrice, non seulement la très heureuse, la béate, mais celle qui rend heureux, qui confère la béatitude. Ce sera le cas, au terme de cet autre livre, après la traversée de l'Enfer et du Purgatoire, à la fin de *La Divine Comédie*.

Étrange conjonction de ces deux vœux, à la fin de la *Vie nouvelle* :

Après ce sonnet, il m'apparut une merveilleuse vision, en laquelle je vis des choses, qui me firent décider de ne plus parler de cette Bénie jusqu'au jour où je pourrais plus dignement parler d'elle ².

C'est le vœu d'écrire :

Si tel est le plaisir de Celui pour qui toutes choses vivent [...] j'espère écrire à son sujet ce qui jamais ne fut écrit d'aucune ³.

Mais il s'accompagne d'un autre vœu, qui transforme l'écriture en un voyage, qui transforme le fait d'écrire sur

1. *Ibid.*, § 2, p. 47.

2. *Ibid.*, § 42, p. 255.

3. *Ibid.*

ou pour quelqu'un, dans le fait même de la rejoindre, par-delà la séparation, motif secret de l'écriture, qui espère la surmonter :

Et alors plaise à Celui qui est Sire de la courtoisie que mon âme puisse s'en aller voir la gloire de sa dame, c'est-à-dire de cette Béatrice bénie, qui glorieusement contemple la face de Celui qui est *per omnia secula benedictus*¹.

Le vœu de Dante n'est pas seulement, comme on pourrait le croire, de rejoindre Béatrice *après* avoir écrit *La Divine Comédie*, après sa propre mort ; il est aussi, il devient en tout cas, irrésistiblement, celui de la rejoindre dans l'œuvre même où il effectuera cette expédition.

Ainsi, à ce premier commencement, à cette première *Vie nouvelle*, issue de la rencontre avec Béatrice – déjà une renaissance –, il faudra, en raison de cette perte, qu'un autre commencement, qu'un nouveau recommencement, réponde encore.

Il recommencera cette fois, non par une révélation, mais par un égarement, semblant relier les deux œuvres au-dessus du vide qui les sépare, effet ou écho de la perte sur laquelle se terminait la première, et début inoubliable de la seconde, de *La Divine Comédie* elle-même.

Ce sont les premiers vers du grand poème, qui ne seront plus accompagnés de prose et de commentaire, comme ils l'avaient été dans le premier livre de Dante.

C'est là que tout reprend :

*Au milieu du chemin de notre vie
Je me retrouvai par une forêt obscure
Car la voie droite était perdue*².

1. *Ibid.*

2. Dante, *La Divine Comédie*, « L'Enfer », chant I, v. 1-3, trad. J. Risset, GF-Flammarion, 2010, p. 11.

Composition et mise en page



N° d'édition : L.01EHBN000446.N001

Dépôt légal : avril 2012